

ont vu l'animation de la scène, touché les acteurs ; acteurs eux-mêmes, ils ont passé au travers du tourbillon, payé de leur personne. Les ressorts qui donnent le branle, les intérêts qui sont en jeu, les passions qui s'agitent dans l'ombre ou qui éclatent en plein jour, ils s'en sont rendu compte. Leur raison est plus éclairée, leurs appréciations plus compétentes, leurs témoignages plus authentiques, leurs opinions plus respectables ; et bien que l'impartialité soit rarement leur fait, il y a dans leurs esquisses plus de couleurs, de tons, plus de mouvements réels que dans les tableaux plus savants peut-être des peintres postérieurs, mais qui n'ont ni vu ni senti comme eux.

C'est là ce qui nous procure un charme si grand dans la lecture de César, de Joinville, de Philippe de Commines. S'il m'était permis de comparer Ænéas Sylvius à ces trois écrivains, je dirais qu'il n'a pas la simplicité élégante de César, la naïveté fine de Joinville, la sagace bonhomie de Philippe de Commines, mais je lui accorderais plus d'abondance, de variété et d'élévation. Les commentaires de Pie II ont, du reste, cela de commun avec ceux de César, qu'ils ont été écrits au sein de la vie la plus active qui se puisse concevoir, en courant, sans préméditation, au jour le jour, sous la tente et au vol de la plume.

Pour le style, quoi qu'en dise Campano, je ne pense pas que ce soit là le côté le plus remarquable de ces mémoires. Ce n'est pas que le style d'Ænéas Sylvius manque d'originalité ; il en a une même très-marquée, par la hardiesse et l'énergie, si on le rapproche de celui des écrivains de l'époque ; mais en général il est très-inférieur à celui de César, de Joinville et de Philippe de Commines. Il ne peut en être autrement. Ceux-ci ont écrit dans leur propre langue ; et quoique Joinville et Philippe de Commines n'aient point eu l'avantage, comme César, d'un idiome adulte, perfectionné et clas-